

Théâtre

Mona Gauthier Cano, Pierre Karch and Pierre Léon

Number 63, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42481ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cano, M. G., Karch, P. & Léon, P. (1991). Review of [Théâtre]. *Liaison*, (63), 49–50.

étourdir par l'étalage d'une trop grande érudition. Et pourtant, cette même érudition nous envoûte chez Kattan. De même que son talent incontestable de conteur nous fait tout aussi bien accepter la naïveté d'un narrateur qui présente l'enfant comme le fruit d'un « miracle de l'amour » (page 26), que le ton légèrement prophétique emprunté par ce même narrateur pour affirmer avec emphase que « Le temps est venu de réhabiliter l'union du père et du fils, de redire l'honneur et le respect qui gouvernent le cycle où l'alternance est égalité et liberté, où l'amour de Dieu s'incarne et s'exprime dans l'amour de l'homme et de la femme » (page 27).

Nous ne pouvons par ailleurs que noter la finesse de certaines analyses, en particulier lorsqu'il s'agit de textes bibliques. Quand, entre autres, est relevé ce moment où Moïse, chargé par Dieu de transmettre la loi, se voit dépassé par cette loi. Il est porteur d'une parole qui l'habite en dehors de lui mais qui ne peut exister que par lui : cette parole dépassant l'homme, tout homme, mais n'ayant « d'existence que dans l'homme » (page 47).

Il faudrait dire en terme lacanien que « ça parle » dans Moïse. Une parole l'habite qui le dit ou plutôt qui dit la loi. Toutes les précautions sont alors prises « pour que la parole prononcée par l'homme ne se réduise pas à un homme » (page 47). Aussi, le narrateur souligne-t-il subtilement le fait que Dieu, pour transmettre cette parole, choisit Moïse qui, étrangement, est bègue et doit, pour prononcer les mots qui lui font défaut, avoir recours à son frère aîné Aharon.

Malgré cette reconnaissance de la primauté de la parole et du signifiant, l'approche de

Naïm Kattan n'est cependant pas plus lacanienne que freudienne. S'il aborde Freud, dans son essai le plus polémique, *Aufklärung*, il le fait avec la rancune du fils d'un peuple qui n'a jamais pardonné à Freud d'avoir détrôné son propre père... Moïse. Pour avoir fait de Moïse un Égyptien, le père de la psychanalyse se trouve donc, dans cet essai, lui-même « immolé ».

Mis à part ce dernier *meurtre du père*, pour lequel l'*autobiographe* ne cache pas sa subjectivité, il faut reconnaître que dans l'ensemble du recueil, le Père kattanien se porte très bien.

Mona Gauthier Cano

Denis Carrier, **Le Travail insignifiant**, Montréal, Guérin éditeur, 1991, 183 pages.

Nous passons trop de temps au travail pour accepter qu'il n'ait de sens. Voilà pourquoi Denis Carrier nous invite à jeter un regard global sur le monde du travail contemporain, et ce, à un moment où les crises environnementales, économiques, sociales et constitutionnelles nous poussent à explorer d'autres avenues.

Éducateur et communicateur, l'auteur puise dans son expérience pour analyser ce qui occupe une large partie de notre vie. Refusant d'accepter que le travail nous rende insignifiants, il opte pour une société plus pacifique, plus écologiste, plus équitable, plus responsable et plus solidaire. Dans une approche non partisane ni sectaire, il remet en question « cet avoir possible mais ce non-être assuré » qu'est le travail insignifiant.

Michel Marc Bouchard.
Soirée bénéfique pour tous ceux qui ne seront pas là en l'an 2000, Théâtre français de Toronto, 2-21 avril 1991

Depuis que saint Jean, à la fin du premier siècle qui compte pour nous, a décrit l'Apocalypse, il tombe, à la fin de chaque siècle une manne de prophètes qui, bonne ou mauvaise graine, poussent des soupirs, des pleurs et des cris sur nous, pauvres pécheurs, sur notre monde et son avenir peu prometteur. Michel Marc Bouchard, qui en est, raconte, comme dans une fable, les dernières heures d'une famille qui a du sang de loup dans les veines et la peau d'un peu tout le monde sur le dos et sur la conscience.

Comme tout est possible dans une famille, on ne s'étonne pas tellement d'apprendre que la mère (Marthe Turgeon) entretienne avec ses trois fils des relations qui vont du sadisme verbal à l'inceste, en passant par une tendresse de garde-malade, plus clinique donc que sentimentale. La seule à lui tenir tête, c'est sa fille (Anne-Marie Cadieux), mais comme elle ne lui fausse pas compagnie, il faut croire que ce qui les unit demeure plus fort encore que ce qui les sépare. C'est peut-être aussi qu'il n'y a nulle part où aller sur cette terre que brûle un soleil sans pitié depuis que la couche d'ozone est trop mince pour adoucir ses rayons meurtriers. Et que ferait-elle? Dans ce monde à l'agonie, il n'y a d'espoir de vie que pour les plus riches, et même eux ne mènent qu'une existence précaire au-dessus des rebuts, de la pollution, de la pourriture.

Aussi ne va-t-on nulle part, ni elle ni les autres pris symboliquement dans une voiture en panne au milieu du désert nordique, à mi-chemin entre les réalisations du passé, qui



n'ont plus de sens depuis qu'elles sont sans lendemain, et les rêves d'un futur qui se conjugue mais qu'on ne verra pas. Nous sommes résolument au présent, celui qu'une seule aiguille marque sur l'horloge infernale. Rien ne bouge, ni la voiture qui conduisait les Tanguay à la soirée bénéfique organisée pour lancer leur collection de manteaux de fourrure, ni la lune qui fait hurler cette famille de loups qui dévorent de la viande d'original crue, qui se tendent des pièges et qui s'y prennent, la mort leur étant plus douce que l'immortalité vécue ensemble.

J'avais assisté à une lecture de cette pièce à Ottawa, l'an dernier. C'est une tout autre pièce que j'ai vue à Toronto. Les personnages sont mieux définis et leur drame rendu plus universel, plus actuel aussi. La mise en scène de Brigitte Haentjens, intelligente, sensible, donne du

Benoit Lagrandeur et Anne-Marie Cadieux dans Soirée bénéfique au théâtre français de Toronto.



Photo : NIP BAREKET

muscle à la poésie de Bouchard, éveille la sensualité des femmes, la brutalité des hommes (Benoît Lagrandeur et Robert Bellefeuille) et donne à la peur de Bruno (Robert Marinier) une vibration dont nous ressentons tous, à divers degrés, les tremblements.

Spectacle hallucinant à la manière d'un cauchemar, comme quoi il est toujours possible de « tripper » sur un texte dramatique de qualité.

Pierre Karch

Jérémie Boudrault, **Refermez avant d'allumer**, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1990.

J'aime beaucoup les livres farfelus, les auteurs qui bousculent les conventions, mélangent les genres et les personnages. J'ai donc été séduit en feuilletant ce livre de Jérémie Boudrault. *Merlin, l'enchanteur, les chevaliers du Graal*, elle les a vus « s'engager sur la route diaphane qui mène au château Aventureux, là où les attend le roi pêcheur, patiemment assis près d'un lac ». Et nous voilà plongés immédiatement en plein mystère, fait d'allusions mythiques et d'une série d'événements incohérents : les arbres se métamorphosent en enfants géants qui déposent aux pieds de Merlin un gâteau qui explose. Il le reçoit dans son cœur et y voit le signe qui l'incitera à reprendre la quête de Graal. Le soir même il est dans la supernova, avec des baleines qui en sont à leur huitième réincarnation.

À ce point, vous vous demandez si l'auteur n'a pas écrit tout cela après avoir pris un bon euphorisant, destiné à faire défiler en écriture automatique de charmants et vieux souvenirs.

Pourtant si votre plaisir a été plus fort que votre agacement, persévérez et vous vous sentirez peut-être, comme moi, pris au jeu d'un roman original. Vous vous apercevrez vite qu'il s'agit d'une œuvre cérébrale, allégorique, baroque et sensuelle, foisonnante d'immagination.

L'écriture du roman, elle, est inégale. Il y a des clichés, des répétitions, des négligences de style et des coquilles. Le baroque de l'écriture prend parfois des allures incongrues. On trouve dans ce roman, écrit peut-être hâtivement dans une fièvre d'immagination débordante, beaucoup de petits défauts alliés à de grandes qualités. Le symbolisme omniprésent reste souvent très intellectuel, comme l'existence même des personnages et la structuration d'un récit, encombré de signes métaphysiques. Pourtant, l'auteure parvient à faire passer un courant de poésie sensuelle et mystérieuse, qui me semble beaucoup mieux réussi que la parodie cocasse.

Pierre Léon

NUMÉRO 64

Novembre 1991

Le critique
François Paré
aura lu pour vous :

Raymond Quatorze

La Prison rose bonbon

Prise de Parole

Roman, 1991